



**JAMA NI NATTA TO
RIEN SARETA**

TRAD JP/FR: SCARLETT



Chapitre 1

Retrouvailles avec mon ex-mari

« Aïe ! Céles, fais attention ! »

C'était sa belle-mère qui l'avait frappée. Jusque-là, elle sirotait son thé avec une élégance feinte, tranquillement assise sur son fauteuil. Elle ne levait jamais le petit doigt... sauf quand il s'agissait de punir Céles à la moindre faute.

« Même les cheveux de ta propre sœur, tu es incapable de les coiffer correctement ? »

Elle porta son éventail à ses lèvres, haussa les sourcils avec irritation et poussa un long soupir.

(Tsk...)

Une marque rouge apparut sur le dos de sa main, s'enflammant douloureusement. Mais elle savait que se plaindre n'amènerait qu'une punition supplémentaire.

« ...Pardon. »

Céles mordit l'intérieur de sa joue et força les mots d'excuse à franchir ses lèvres.

« Vraiment, tu es une incapable ! Voilà pourquoi ton mari t'a répudiée, comme une moins que rien ! »

D'un geste brusque, sa sœur lui arracha la brosse des mains avant de se mettre à démêler ses longs cheveux blonds avec agacement. Sa belle-mère, qui jusqu'alors observait la scène avec une satisfaction non dissimulée, se pencha vers sa cadette et lui sourit d'une voix douce.

« Ne t'inquiète pas, ma chérie. Je te trouverai un époux à ta hauteur. »

Sa sœur hocha la tête avec satisfaction.

« C'est certain. Il faudra qu'il soit riche, très riche. Hors de question d'épouser un misérable sixième prince comme l'ex-mari de Céles. En plus, il n'est même pas de pure souche impériale, il a du sang étranger ! Il doit être hideux, c'est évident. »

Céles n'avait plus aucun attachement envers son ancien mari... et pourtant, ces paroles la piquèrent en plein cœur.

(C'est injuste...)

Alors qu'elle baissait la tête, incapable de répliquer, sa sœur la fusilla du regard avant de pousser un profond soupir exagéré.

« Bon sang, ton air lugubre m'exaspère ! Dégage d'ici ! »

« ...Bien reçu. »

Mais au fond, être chassée ainsi était une aubaine. Au moins, elle échapperait à d'autres coups. Céles s'inclina légèrement avant de quitter la chambre de sa sœur et de regagner la sienne—une mansarde située sous les toits du manoir des Melody. Autrefois un simple grenier, cette pièce était devenue sa chambre depuis dix ans. Son mobilier se résumait à un petit lit, une armoire modeste et un bureau placé sous le velux. Une chambre austère, mais toujours impeccable. Les draps sentaient bon le linge propre et, avec le temps, elle s'y était habituée. Il n'y avait rien d'insupportable.

Interdiction de quitter le domaine. Interdiction de se montrer devant les invités. Sous les ordres de sa belle-mère, Céles vivait cachée. Cette chambre était son seul refuge, le seul endroit où elle pouvait exister sans crainte.

« Haah... J'ai encore réussi à la contrarier... »

Assise sur le rebord de son lit, elle soupira.

« Ai-je vraiment l'air si lugubre... ? »

Les mots de sa sœur résonnaient encore en elle. Elle attrapa alors le petit miroir posé sur sa table de chevet et examina son reflet. D'ordinaire tressés, ses cheveux, une fois défaits, se déployaient en ondulations légères, telles des vrilles de vigne dorées. Ses yeux, d'un bleu limpide, évoquaient le ciel en plein été. Son nez fin et droit, ses lèvres, finement teintées de rouge, s'accordaient avec harmonie aux traits délicats de son visage, dont la pâleur diaphane rappelait la finesse de la porcelaine. Les serviteurs les plus âgés lui disaient souvent, avec une pointe de tendresse :

« Vous êtes le portrait craché de feu votre mère. »

Savoir qu'elle partageait les traits de cette mère dont elle avait si peu de souvenirs était, pour Céles, une joie inestimable.

(Au final, c'est juste moi qu'elles détestent...)

Elle reposa le miroir et laissa tomber ses épaules, abattue. Sa sœur cadette ressemblait trait pour trait à leur belle-mère et possédait le même caractère explosif. Quoi que Céles fasse, elles trouvaient toujours une raison de la critiquer, de l'humilier. Dire que cela ne l'affectait pas aurait été un mensonge, mais où pouvait-elle aller ? Nulle part.

Et puis, elle refusait de quitter cette maison, imprégnée des souvenirs de ses parents.

(Il me suffit de patienter...)

Sa sœur et sa belle-mère étaient capricieuses. Leur colère ne durait jamais bien longtemps. Tant qu'elle savait encaisser sans broncher, cela finirait par passer.

Aujourd'hui.

Demain.

Pour Toujours...

Soudain, des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier menant à sa mansarde. Peu de gens prenaient la peine de lui rendre visite.

« Mira ? »

Au moment même où elle l'appela, une tête surgit de sous le plancher.

« Oui, mademoiselle. C'est bien moi. »

Mira – vingt-sept ans, soit cinq ans de plus qu'elle – était une domestique au visage espiègle, parsemé de taches de rousseur, et aux longues tresses qui lui donnaient un air juvénile.

« Tu es sûre que tu peux être ici ? »

« Oui ! Madame et les demoiselles sont déjà parties pour le château. Nous avons un peu de répit. »

D'un mouvement agile, Mira se hissa dans la mansarde et sortit un petit pot de pommade de la poche de son tablier.

« Venez, laissez-moi vous soigner. »

Elle avait dû entendre ce qui s'était passé plus tôt.

« Merci. »

Touchée par son attention, Céles hocha doucement la tête et lui fit un peu de place sur le lit. Mira s'installa à côté d'elle et appliqua la pommade avec délicatesse sur sa main encore rouge.

« Il paraît que toutes les jeunes dames de la noblesse ont été invitées au bal de ce soir. Techniquement, vous aussi devriez y avoir droit... Alors pourquoi n'avez-vous jamais reçu d'invitation ? »

Ses lèvres se pincèrent en une expression contrariée.

Aujourd'hui, sa belle-mère et sa sœur participaient au bal donné au palais royal. On disait que l'Empire de Kaïonia, le plus grand allié du royaume d'Armin, y envoyait un émissaire. C'est pourquoi les jeunes filles du pays avaient été conviées.

Kaïonia dominait à lui seul un tiers du continent. Les nobles ayant des filles en âge de se marier s'étaient donc empressés de leur trouver une tenue digne de l'occasion, espérant les faire briller aux yeux des invités impériaux. Le bal devait durer jusqu'au petit matin, laissant aux domestiques quelques heures de répit.

« Ce n'est rien, Mira. »

Céles secoua doucement la tête tout en massant le bout de ses doigts durcis par des années de ménage, de lessive et de cuisine. Elle avait beau être traitée comme une servante, elle restait malgré tout, la fille du comte Melody. Mieux encore, puisqu'elle était orpheline, le titre aurait dû lui revenir officiellement.

Et pourtant, sa belle-mère régnait toujours sur la maisonnée en tant que comtesse, comme si rien n'avait changé depuis la mort de son époux. Peut-être était-ce parce que Céles avait passé trop d'années loin du royaume pendant son enfance. Quoi qu'il en soit, elle n'avait ni proches ni alliés vers qui se tourner. Mira, peinée, baissa les yeux, mais ne fit aucun commentaire. À quoi bon se lamenter ? Dans ce monde, chacun luttait pour survivre.

« Un bal, hein... »

Céles soupira, songeuse.

« Même si je ne peux pas y assister, j'aimerais au moins en voir un de mes propres yeux. Après tout, mes parents se sont rencontrés lors d'un bal au palais. »

Sa mère, fille de vicomte impérial, avait assisté à un bal donné dans son pays natal. C'est là qu'elle avait croisé son père, un étudiant étranger. Leur histoire d'amour était née ce soir-là.

« Et de cet amour, vous êtes née, Célestia-sama. »

« Exactement. »

Céles esquissa un sourire. Mais leur bonheur fut de courte durée. Alors qu'elle n'avait pas encore quatre ans, sa mère succomba à une épidémie. Son père, submergé par la douleur, tenta d'échapper au deuil en épousant une veuve déjà mère d'une petite fille. À l'époque, lorsqu'on lui avait annoncé qu'elle aurait une nouvelle mère, Céles avait été surprise... mais aussi ravie d'accueillir une nouvelle famille.

Toutefois, peu de temps après, le destin s'était cruellement retourné contre elle. À seulement cinq ans, elle fut fiancée au sixième prince de Kaïonia, un empire situé à près d'un mois de voyage en bateau. Une fois mariée, elle ne pourrait plus jamais revenir sur la terre qui l'avait vue naître. Terrifiée, Céles s'était accrochée aux vêtements de son père en pleurant.

« Je ne veux pas ! Ne me marie pas, s'il te plaît ! »

Mais sa belle-mère n'était pas du même avis.

« Même si ce n'est qu'un rang modeste, faire partie de la famille impériale reste un honneur. »

« Un jour, tu seras mariée, Céles. C'est pour ton bien »

Ainsi, sa belle-mère avait su convaincre son père. Et Céles avait été envoyée seule dans l'Empire pour s'y marier. Puis, après avoir été répudiée par le prince, elle avait dû rentrer au pays. Mais à son retour, son père était mort. La maison des Melody était désormais sous la coupe de sa belle-mère et de sa demi-sœur. Ni l'une ni l'autre ne l'avaient accueillie comme un membre de la famille. Elle se souvenait encore de ce jour, comme si c'était hier. Le jour où elle était revenue de l'Empire, elle avait appelé doucement :

« Mère... »

Mais avant même qu'elle ne puisse dire un mot de plus, sa belle-mère l'avait interrompue d'une voix glaciale :

« Tu as été mariée. Tu n'es plus ma fille. »

Sans autre explication, elle avait été reléguée dans un grenier poussiéreux. Et comme si cela ne suffisait pas, toutes les robes et parures qu'elle avait rapportées de l'Empire lui avaient été arrachées.

« Ce sont des choses bien trop luxueuses pour toi. »

Sa belle-mère s'en était approprié chaque pièce sans le moindre scrupule. Depuis, cela faisait dix ans que Céles vivait comme une domestique, sans jamais être considérée comme l'héritière légitime de la famille.

(N'étions-nous pas une famille... ?)

Elle avait voulu poser cette question tant de fois. Mais chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, l'image d'Alfred lui revenait en mémoire. Son mari, celui qui l'avait un jour regardée avec tendresse, l'avait finalement rejetée d'un simple mot :

« Tu es un obstacle. »

Elle refermait alors la bouche, incapable de parler. Après tout, même l'homme qui semblait l'aimer l'avait abandonnée.

(Personne n'a besoin de moi, n'est-ce pas... ?)

Si elle arrêta d'espérer, elle cesserait aussi d'être blessée. C'était ainsi que Céles avait appris à survivre.

« Ah, c'est vrai ! Je vous apporterai du thé tout à l'heure. Il me reste de délicieuses madeleines. Nous pourrons les déguster ensemble ! »

D'une voix enjouée, Mira tenta de détendre l'atmosphère.

« Merci, Mira. »

Après avoir fini d'appliquer le baume, Mira lui adressa un clin d'œil espiègle avant de disparaître dans l'escalier. Sa belle-mère et sa demi-sœur la maltrahaient, c'était un fait. Mais il y avait aussi des personnes comme Mira, qui prenaient soin d'elle avec douceur. Finalement, la vie n'était pas si terrible. En y réfléchissant, Céles alla s'asseoir près de la fenêtre et se mit à fredonner un air familier. C'était une chanson qu'elle avait apprise à l'Empire, célébrant la fin de l'hiver et l'arrivée du printemps.

« Piou, piou... »

Son chant attira bientôt des gazouillis enjoués derrière la lucarne.

« Oh... vous aussi, vous êtes venu me voir aujourd'hui ? »

Un sourire radieux illumina son visage tandis qu'elle ouvrait la fenêtre. De petits oiseaux voletèrent à l'intérieur et laissèrent tomber, du bout de leur bec, de délicates fleurs sur son bureau.

« Un cadeau pour moi ? Merci. »

Céles ramassa délicatement les fleurs tombées au sol, versa de l'eau dans une petite assiette en verre et y déposa les fleurs qu'elle avait cueillies. La lumière du soleil couchant, pénétrant à travers la lucarne, se reflétait sur l'eau créant des reflets aux couleurs éclatantes, semblables à un arc-en-ciel.

« C'est magnifique... c'est si mignon... »

Elle se sentit réconfortée par les oiseaux, et, perdue dans ses pensées, appuya son menton dans sa main en levant les yeux vers le ciel à travers la lucarne. Le jour déclinait et l'obscurité bleutée de la nuit commençait à s'étendre. Alors qu'elle admirait ce paysage grandiose qu'elle ne se lassait jamais de contempler, elle se rappela ses années à Kéonia.

À l'âge de cinq ans, Céles avait épousé Alfred, le sixième prince de Kéonia, qui avait alors vingt et un ans. Les ancêtres de la famille Melody étaient des musiciens de la cour. Leur lignée était ancienne, mais ils n'étaient pas de riches nobles ; leur statut n'était qu'un honneur, presque une fonction. Ils n'étaient certainement pas une famille pouvant prétendre à marier l'une de leurs filles à un prince d'un empire aussi immense. Pourtant, à l'époque, cela semblait parfaitement convenir à Alfred. C'était lui qui avait insisté pour ce mariage.

« Ah, ah... Alfred-sama... C'est un plaisir de vous rencontrer... Je suis Célestia Aria Melody ! »

Elle n'était pas sûre d'avoir bien réussi la salutation qu'elle avait répétée sur le bateau en direction de l'Empire.

(J'ai peur... qu'est-ce que je fais, ma voix tremble...)

Céles, âgée de cinq ans, regardait en tremblotant l'homme devant elle. Celui qui était venu l'accueillir à la fin de ce long voyage d'un mois n'était autre que le sixième prince impérial, son futur époux. Entouré de quelques suivants, le prince avait des cheveux argentés, plus pâles

encore que la lune qu'elle avait aperçue depuis le bateau. Sa peau d'un brun léger était douce et ses yeux verts brillaient comme des émeraudes.

« Appelle-moi Fred. »

« Hein... ? »

« Fred suffira. »

Il posa une main sur sa taille, observa longuement la petite Céles, puis, tout à coup, son visage se fendit d'un sourire chaleureux. Ce visage magnifique, presque glacial, se transforma soudain en une expression avenante. Sans prévenir, il la prit dans ses bras.

« Kyaa ! »

« Une princesse bien plus menue que je ne l'avais imaginé. Eh bien, c'est sans doute le destin. Apprenons à bien nous entendre. »

Puis Alfred partit d'un pas tranquille en direction du cheval que tenait un serviteur.

« Mon domaine est un coin perdu, mais la nourriture y est excellente. Mange bien et grandis vite. »

Son visage était d'une beauté angélique, digne des illustrations d'un livre pour enfants, mais son ton et son attitude étaient étonnamment secs et détachés. Pourtant, il ne dégageait aucune hostilité. Il serra Céles dans ses bras, puis, d'un mouvement gracieux, monta à cheval.

Il portait des vêtements comme elle n'en avait jamais vus dans le royaume. Un long manteau blanc flottait sur ses épaules, orné de broderies délicates sur les bords. En dessous, une tunique longue, à col droit, descendait jusqu'à ses cuisses ; une ligne de boutons en tissu la fermait en biais à partir du cou. Une ceinture marquait sa taille, et des fentes latérales faisaient onduler le tissu dans la brise marine.

Elle pensa que c'était peut-être un habit typique de l'Empire, mais il semblait être le seul à porter un tel accoutrement.

« Le voyage en mer s'est bien passé ? »

« Le bateau ? Oui, c'était très amusant ! »

La question avait été posée sur un ton si léger que Céles répondit naturellement, ce qui fit éclater Alfred d'un rire sincère.

« Ma femme a un sacré courage ! »

Oui... Alfred était un homme qui riait souvent. Il suffisait de voir son sourire pour que l'inquiétude de Céles disparaisse aussitôt.

(Alfred... je me demande ce que tu fais maintenant, à Keionia...)

Il était à peine reconnu comme l'un des princes impériaux, et en raison de sa mère, une étrangère sans pouvoir, il avait toujours été traité de manière injuste. Son domaine se situait principalement dans les terres désolées du Nord, et il menait sans doute une vie plus rude que n'importe quel autre noble de l'Empire. Pourtant, c'était un homme fort, physiquement et mentalement. Jamais il ne laissait paraître le moindre ressentiment envers les conditions dans lesquelles il avait grandi.

Céles avait passé la majeure partie de l'année à Kaionia, un pays couvert de neige, aux côtés d'Alfred. Les débuts avaient été déroutants, bien sûr, mais elle était encore une enfant, et les enfants s'adaptent vite. Alfred était doux, attentionné, et la chérissait. Ce furent, sans aucun doute, les plus beaux jours de sa vie. Leur mariage n'était qu'un arrangement politique, mais jamais Alfred ne l'avait traitée avec froideur. Au contraire, il la protégeait et l'aimait comme une petite sœur.

Dans cet Empire où la peau claire dominait, Alfred faisait figure d'exception : sa peau légèrement hâlée, ses cheveux argentés étincelants, lui donnaient l'allure d'une statue vivante. On disait que sa mère était une princesse issue d'une petite tribu que l'Empire avait colonisée. Ses yeux, d'un vert profond bordés d'or, avaient toujours émerveillé la jeune Céles. Elle les trouvait magnifiques.

Mais peu après avoir eu douze ans, Céles fut brusquement répudiée. Elle avait pleuré à cinq ans, en quittant son royaume pour Kaionia. Mais lorsqu'on lui dit de quitter le pays où elle avait grandi, elle pleura bien plus encore.

« Pourquoi, Fred ? Pourquoi me renvoies-tu dans mon royaume ? »

Demanda Céles, juste avant d'embarquer sur le navire.

« Tu es devenue un fardeau. »

C'est ainsi qu'Alfred répondit, d'une voix calme. Ces mots, jetés sans émotion, avaient frappé Céles de plein fouet.

Un fardeau...

Elle ignorait ce que cela signifiait exactement, être une épouse. Mais elle savait qu'après sept ans passés à ses côtés, elle l'aimait profondément. Et ces quelques mots suffirent à réduire son cœur en miettes. Peut-être n'avait-elle été qu'une épouse de façade, un simple ornement. Mais elle s'était sentie chez elle, croyait qu'ils formaient une famille. Se faire rejeter ainsi la blessa plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Elle, qui avait toujours refusé d'en vouloir à quiconque, ne pouvait penser à Alfred sans ressentir une douleur sourde dans sa poitrine. Parce que ces moments avec lui avaient été si lumineux, si riches, la cicatrice refusait de se refermer.

« ... Pfff. Non, je ne dois pas. Il faut que j'oublie. »

Dit-elle en secouant vivement la tête, pour chasser les souvenirs tenaces de son ancien mari. Sa vie n'était qu'une suite d'événements qu'elle ne pouvait contrôler. Alors elle devait garder son cœur calme, comme un lac. Car haïr les autres ne changerait rien...

« Mademoiselle, c'est terrible ! »

Un peu plus tard, alors que Céles était occupée à laver les derniers plats dans la cuisine, Mira entra en trombe, visiblement agitée.

« Mira ? Que se passe-t-il ? »

« C'est-à-dire... une personne est ici pour vous voir, mademoiselle ! »

« Pour moi ? »

Il était pourtant bien tard. Céles s'apprêtait justement à aller se coucher une fois sa tâche achevée. Et depuis son mariage à l'âge de cinq ans avec l'Empire, elle n'avait jamais fréquenté le moindre salon mondain. Elle ne connaissait personne parmi les nobles d'Armain — et cela faisait dix ans qu'elle n'avait pas mis les pieds en ville. Ne voyant absolument pas de qui il pouvait s'agir, elle demeura interdite.

Une silhouette encapuchonnée s'avança alors, venant de derrière Mira, d'un pas assuré. Mira se retourna brusquement, les yeux agrandis par la surprise.

« Hé ! Vous ne pouvez pas entrer ici sans autorisation ! »

Apparemment, l'inconnu l'avait suivie jusqu'ici. Avec cette apparence pour le moins suspecte, il ne ressemblait en rien à un visiteur ordinaire. Céles se raidit légèrement.

« Excusez-moi, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Êtes-vous bien Lady Célestia Aria Melody, fille du comte ? »

« Euh... oui. Oui, c'est moi. »

Une voix féminine, claire et posée, la fit sursauter. Machinalement, Céles hocha la tête.

(Cela faisait si longtemps... Je crois que je n'ai pas entendu mon nom complet depuis des années. Mais qui est cette femme ?)

Prise de doute, elle pinça les lèvres. Au même instant, l'inconnue abaissa sa capuche et s'approcha lentement, comme pour s'assurer de son identité.

(Elle est... splendide.)

Elle semblait dans la trentaine. Sa peau dorée et ses yeux noirs pleins de mystère accentuaient la grâce naturelle de son visage. Elle s'arrêta face à Céles, qui tenait toujours un plat entre les mains, et la fixa avec insistance. Peu habituée à ce genre de contact, Céles se sentit déstabilisée par ce regard insistant.

« Cheveux ondulés d'un blond pâle, yeux azur... Je ne sais pas pourquoi vous portez un uniforme de servante, mais ce visage... Aucun doute possible. C'est bien vous.»

En hochant la tête comme pour confirmer ses pensées, la femme sortit une enveloppe de son corsage.

« Ceci est une invitation. Préparez-vous rapidement, vous êtes attendue au palais royal. »

« Comment ? »

« Je vous prie de m'excuser, je prends congé. »

Elle salua légèrement Céles, se retourna avec élégance et quitta la pièce.

« Hein ?! »

Céles ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Elle restait plantée là, hébétée, lorsque Mira s'approcha et jeta un œil à l'enveloppe qu'elle tenait encore. En apercevant le sceau de cire, elle blêmit d'un coup.

« Mademoiselle ! C'est... une invitation ! »

« Une invitation ? Pour quoi donc ? »

Céles pencha la tête, confuse. Mira écarquilla les yeux, comme si elle allait s'évanouir.

« Pour le bal du palais... ! »

« Quoi ?! »

Leur agitation finit par alerter les domestiques qui soupaient dans un coin de la salle à manger.

« Que se passe-t-il ? »

Mira leur lança avec exaltation :

« C'est fou ! Mademoiselle Céles a reçu une invitation pour le bal du palais !! »

Tous poussèrent un cri unanime : **« Quoi!!!! ?!? »**

Ce n'était pas surprenant. La maison Melody n'employait plus que des serviteurs d'un certain âge, tous profondément attachés à Céles, fille unique du défunt comte et de la comtesse. Ils la chérissaient comme s'il s'agissait de leur propre sang. Si Céles avait pu tenir bon jusqu'ici, c'était grâce à cet entourage bienveillant.

« Mira, attends... Il doit y avoir une erreur... » murmura-t-elle, envahie par le doute.

« C'est peut-être un contact de feu votre père ou votre mère », hasarda la gouvernante, avant de se figer sur place.

« De mon père... de ma mère... ? »

Peut-être que quelqu'un, après tout ce temps, s'était souvenu d'elle. D'elle, qu'on avait oubliée depuis dix ans. Rien que cette idée suffisait à faire naître une douce chaleur dans sa poitrine. Peut-être qu'elle aurait même la chance d'entendre parler à nouveau de ses parents, dont le souvenir s'effaçait lentement. L'espoir se mit à gonfler en elle. Mais, en croisant son reflet dans

l'eau d'une cruche, une froide lucidité la saisit, comme si on lui avait jeté un seau d'eau glacée sur la tête.

« Non... je ne peux pas y aller. Une fille comme moi n'a rien à faire là-bas. »

« Quoi ?! »

Autour d'elle, tout le monde s'étonna de ce revirement soudain.

« Si je vais à ce bal, les gens riront. Ils penseront qu'il s'agit d'une erreur, qu'une fille comme moi n'aurait jamais dû être invitée... »

« Mais enfin, Mademoiselle ! S'il y a eu une erreur, ce n'est sûrement pas cette invitation. L'erreur, c'est de vous avoir traitée ainsi pendant dix ans ! »

Mira, les sourcils froncés, s'emporta. Et les autres domestiques hochèrent la tête avec force.

« Mais... »

Cela faisait dix ans que Céles n'avait vécu en tant que noble. Depuis qu'elle avait été répudiée et renvoyée dans le royaume, elle vivait comme une simple domestique. Elle n'avait ni robe, ni bijoux. Elle ne possédait rien. La gentillesse de ceux qui l'entouraient réchauffait son cœur, mais la peur de sortir de l'enceinte du domaine restait ancrée en elle.

« Vos paroles me touchent... Je les garde précieusement. Merci. »

Elle fit lentement le tour de leurs visages, puis s'inclina profondément. Il ne fallait pas espérer. Elle n'en avait pas le droit.

(Je vais faire comme si je n'avais jamais vu cette invitation.)

Résolue, elle s'avança vers le feu pour y jeter l'enveloppe... Mais—

« Attendez, Mademoiselle ! »

Mira lui saisit le poignet pour l'arrêter.

« Ces dix années où vous n'avez presque pas pu sortir du domaine... Le fait qu'on n'ait rien pu faire pour vous... C'est un poids qu'on ne cessera jamais de regretter. »

Elle la regardait droit dans les yeux, le visage grave. Et ce n'était pas la seule. Le cuisinier, le jardinier, les autres domestiques... tous la fixaient avec la même intensité.

« Mademoiselle, ne baissez pas les bras. »

« Lady Célestia... »

« Si vous allez à ce bal, peut-être que tout pourrait changer ! »

À tour de rôle, avec une certaine réserve, chacun s'approcha de Céles et lui prit la main dans un geste plein de douceur.

« Vous tous... »

La chaleur sincère de leurs gestes et de leurs mots la submergea. Elle sentit sa gorge se nouer, les larmes lui monter aux yeux.

« Merci... Je suis vraiment chanceuse d'avoir des gens comme vous pour veiller sur moi. »

Elle balaya leurs visages du regard, la voix légèrement tremblante. Quand elle avait perdu sa mère, c'est son père qui l'avait soutenue. Quand elle avait été arrachée à sa famille, c'était Alfred. Et aujourd'hui, alors qu'elle était rejetée, humiliée par sa belle-mère et sa demi-sœur, c'étaient les domestiques de la maison Melody qui lui offraient un amour sincère. Chaque fois qu'elle avait été blessée, quelqu'un était là pour la relever.

Elle risquait peut-être d'être humiliée. On pourrait se moquer d'elle. Mais ces choses-là étaient bien peu face à la bonté et à la tendresse de ceux qui tenaient à elle.

« Dire que je n'ai pas peur serait un mensonge... mais je vais essayer. »

Céles esquissa un sourire à travers ses larmes. Et tous ceux autour d'elle lui répondirent par le même sourire. Oui, lady Céles, la comtesse de Melody, avait ce don unique : elle savait redonner espoir à ceux qui l'entouraient et illuminer les visages de sourires.

« Très bien ! on ne va pas rester plantés là ! allez, tout le monde, à vos postes ! il faut emmener mademoiselle au bal ! » lança Mira en brandissant le poing.

« Allons-y ! répartissons les tâches ! » acquiesça le palefrenier.

« Vite, qu'on chauffe l'eau du bain ! » cria le cuisinier.

« Pour le maquillage, on va utiliser celui de feu la comtesse ! »

« Et pour la robe !? »

« Celle de la défunte maîtresse ! on l'avait rangée parce qu'elle ne convenait à personne. Son style est encore d'actualité ! lavez-la vite au savon, rincez-la, puis séchez-la au fer à charbon ! »

Tous, à l'exception de Céles, s'étaient mis à s'activer avec une énergie et une cohésion remarquable, portés par une seule et même volonté : envoyer leur chère demoiselle au bal.

« Mademoiselle, direction la salle de bain ! on n'a pas une minute à perdre ! »

Mira attrapa la main de Céles, qui restait debout, confuse, et se mit à courir.

« O-oui ! d'accord... ! »

Malgré l'affolement qui grondait dans sa poitrine, Céles hocha la tête avec vigueur.

Ainsi — après bien des efforts pour sauver les apparences — Céles, encouragée par les siens, posa enfin le pied dans la salle écarlate où se déroulait le bal du palais.

« oh... »

Ce qu'elle découvrit lui coupa le souffle, devant elle s'étalait un décor d'une splendeur qu'elle n'avait pas vu depuis bien longtemps. Le bal avait commencé au crépuscule et, à présent que minuit approchait, l'atmosphère s'enivrait d'encore plus de faste et de magie. Au plafond de la grande salle, d'immenses lustres de cristal captaient les éclats de lumière et les diffusaient en un halo irisé. Les invités, parés de leurs plus beaux atours, valsaient en harmonie sur une musique d'orchestre enivrante.

(c'est comme un rêve... c'est magnifique...)

Céles regardait tout autour d'elle, les yeux brillants d'émerveillement. Autrefois, alors qu'elle vivait encore à l'empire, elle avait eu la chance d'assister à quelques réceptions.

C'était à la demande d'Alfred qui lui disait : **« mon petit oiseau, chante donc pour eux »**.

A l'époque, elle n'était jamais conviée aux soirées, alors pouvoir simplement y aller avec lui suffisait à la combler.

« Le sixième prince n'est-il bon qu'à charmer les autres avec sa jolie voix, tel un oiseau de volière ? »

A chaque fois, les autres princes se moquaient ainsi de lui — et Céles se souvenait encore avec quelle fureur elle en avait été indignée. Pourtant, Alfred lui, restait impassible. Même en la voyant ainsi, il se contentait de dire avec calme :

« Ta voix est plus belle que tout ce qu'ils pourraient dire. Laisse-les jaser s'ils n'ont que ça. »

Maintenant qu'elle était revenue au royaume et reléguée au rang de domestique, jamais elle n'aurait cru pouvoir revoir un tel spectacle. Le cœur battant, Céles s'efforçait de garder son calme tout en observant discrètement les alentours, enivrée par la splendeur du bal. Les dames étaient en grand nombre, toutes éclatantes de grâce.

(Ah, oui... ce bal est donné pour recevoir des invités venus de l'empire, n'est-ce pas ?)

Elle posa son regard vers le fond de la salle. Des sièges dorés, réservées à la royauté, y étaient alignées — mais elle ne voyait personne qui ressemblait à un émissaire impérial.

(Je me demande... qui sont donc ces invités de l'empire ?)

Alors qu'elle songeait distraitement à cela—

« Seriez-vous, par hasard... la fée des roses ? » lui demanda soudain un jeune homme, la prenant complètement au dépourvu.

« Pardonnez mon audace... mais si vous pouvez avoir un peu de pitié pour un homme épris d'une fée aussi belle que vous, m'accorderez-vous une danse ? »

« euh... je... d'accord... »

Ce soir, Céles portait une robe d'un doux doré champagne, un héritage précieux de sa mère. Le tissu drapé à profusion formait de délicats volants, et un large nœud évoquant des ailes de papillon s'épanouissait dans son dos — une robe d'une confection exquise. Vue de face, on aurait dit que deux ailes s'échappaient de son dos. Voilà sans doute pourquoi le jeune noble l'avait comparée à un esprit des roses. Normalement, elle aurait dû porter un collier

et des boucles d'oreilles en saphir assortis à la couleur de ses yeux... Hélas, tous ses bijoux avaient été confisqués par sa belle-mère et sa demi-sœur. Alors mira lui avait dit, les yeux brillants :

« Si l'on tresse des roses dans vos cheveux dorés, vous serez la plus belle de toutes, j'en suis certaine ! »

Elle avait cueilli les plus belles fleurs du jardin et les avait délicatement fixées dans sa coiffure mi-attachée. Et il semblait bien que ce stratagème ait porté ses fruits.

(Je vois... si je reçois ce genre de compliments, c'est grâce à mira.)

Céles était flattée, bien sûr, mais avant tout, elle voulait retrouver la personne qui lui avait fait parvenir l'invitation. Pourquoi lui avait-on tendu cette main ? Si cette personne avait des souvenirs de ses parents, elle voulait les entendre. Si elle pouvait en créer de nouveaux ce soir, cela lui donnerait la force d'avancer.

« Je suis désolée... je... je cherche quelqu'un », répondit-elle en s'inclinant légèrement, tenant les pans de sa robe, avant de s'éclipser précipitamment.

(Où est-elle ? cette mystérieuse femme au manteau... elle est peut-être encore là, quelque part.)

Elle scruta la salle du regard, mais ne parvint pas à repérer sa silhouette. Pire encore, comme elle restait seule au milieu de tous, elle attira vite l'attention.

« Juste une danse, je vous en prie ! »

« Si belle... puis-je au moins connaître votre nom ? »

Sans s'en rendre compte, Céles se retrouvait maintenant encerclée par plusieurs hommes, incapable de bouger.

« Qui est cette jeune femme ? »

« J'ai le sentiment de l'avoir déjà vue quelque part... »

Les murmures autour d'elle se faisaient de plus en plus présents.

(Que... qu'est-ce que je vais faire... ?)

Surprise par cette tournure inattendue, elle sentit une sueur glacée lui parcourir l'échine. Si elle attirait trop l'attention, sa belle-mère et sa demi-sœur risquaient de la repérer. Et si cela arrivait, elle ne s'en sortirait pas indemne. Pire encore, elle compromettrait tous ceux qui l'avaient aidée à venir jusqu'ici.

« S'il vous plaît... laissez-moi tranquille... »

Alors qu'elle tentait de se dégager de la foule, quelqu'un attrapa brusquement son poignet. Elle se retourna, effrayée.

« Je vous cherchais », déclara une femme à la voix calme, le regard ancré dans le sien.

« V-vous êtes... ! »

Celle qui tenait sa main n'était autre que la mystérieuse femme en manteau, celle qui lui avait remis l'invitation.

« Par ici, je vous prie. »

Sans plus attendre, elle se mit à marcher d'un pas assuré.

« M-merci beaucoup... ! »

Céles sentit un soupir de soulagement lui échapper. Elle avait eu peur, mais maintenant qu'elle avait retrouvé la personne qu'elle cherchait, tout allait bien. Elles quittèrent la grande salle et montèrent un escalier en colimaçon.

« Excusez-moi... pourrais-je parler à la personne qui m'a envoyé cette invitation ? »

« Bien sûr. Elle vous attend dans un salon privé, Lady Célestia »

La femme poursuivit sa marche, jusqu'à une grande porte au fond du couloir.

(Mais où m'emmène-t-on...?)

Devant la porte richement ornée, deux gardes en uniforme montaient la garde. Lorsqu'ils virent la femme arriver, ils frappèrent du talon et la saluèrent avec respect. Elle ouvrit la porte, puis se retourna vers Céles qui la suivait timidement.

« Vous pouvez entrer. »

« d'accord... »

L'atmosphère était tendue. La sécurité, si stricte, lui donnait la chair de poule. Dès qu'elle posa le pied dans la pièce, elle remarqua les voilages suspendus au plafond et, surtout, un chevalier armé d'une épée à la ceinture. Il la fixait d'un regard perçant, presque intimidant. Il n'y avait pas d'hostilité... mais son regard pesait comme si on la jugeait.

(Ca... ça dépasse tout ce que j'avais imaginé...)

Instinctivement, Céles comprit que la personne derrière les voilages devait être une personne de très haut rang. Alors, sans réfléchir davantage, elle s'agenouilla. Mais jamais elle n'aurait imaginé que cette personne... soit son ancien mari. Ce sixième prince, qu'elle avait un jour aimé, était devenu le prince héritier.

...Et il venait de lui dire : **« viens vivre avec moi dans l'empire. »**

De retour au manoir du comte Melody, Céles ôta sa robe, défit sa coiffure, retira son maquillage, et alla se réfugier dans son grenier. Les domestiques, qui l'avaient envoyée au bal le cœur léger en espérant qu'elle s'y divertisse, la virent revenir le visage blême, bouleversée. Mais aucun ne posa de questions. Ils pressentirent, à juste titre, qu'elle avait vécu quelque chose qu'elle ne désirait pas raconter.

Céles s'en voulait de ne pouvoir leur confier la vérité. C'était grâce à eux qu'elle avait pu franchir les portes du palais. Mais non... elle ne pouvait pas en parler. Elle n'avait plus qu'à tout oublier, et reprendre sa vie comme si cette nuit n'avait jamais existé.

(J'ai encore l'impression d'être en train de rêver...)

Céles restait allongée, les yeux perdus dans le vide, fixant le ciel profond et étoilé visible par la lucarne. Et bien sûr, son esprit repartait vers lui, vers Alfred. Il avait seize ans de plus qu'elle, aujourd'hui, il devait avoir trente-huit ans. Jadis, il n'était qu'un jeune prince sans influence, pourtant, sa brillante intelligence et son tempérament audacieux lui conféraient un charisme que nul ne pouvait ignorer.

A présent qu'il était devenu l'héritier de l'empire, comment aurait-il pu ne pas être encore plus séduisant ? Elle revit l'image d'Alfred, agenouillé devant elle. Ses épaules puissantes, ses longues mains... quand elle était enfant, il s'adressait à elle en se mettant toujours à sa hauteur.

« Mon petit oiseau. »

Il lançait cette phrase sur le ton de la plaisanterie, tout en lui effleurant la joue du bout du doigt. Elle boudait alors, répondant : **« arrête de me traiter comme une enfant ! »**

Et lui, riant aux éclats : **« Mais tu en es une, non ? »**

Ses dents blanches ressortaient magnifiquement sur sa peau couleur de bronze, et —mais cela restera entre nous— il lui arrivait parfois d'avoir envie d'y glisser les doigts.

« Tss...! »

Une douleur soudaine lui serra le cœur, au point de lui couper le souffle. Incapable de formuler la moindre parole, Céles se tortilla sous sa couverture fine, battant des jambes comme une enfant contrariée.

(Je ne veux pas penser à lui... !)

Ses cheveux ondulés, couleur argent, étaient toujours aussi somptueux. Sa peau, doucement ambrée, s'étendait comme un velours chaud et ses yeux... ces yeux verts, étincelants d'une lumière que nulle gemme ne saurait égaler. Son nez fin et droit, sa bouche légèrement pincée qui lui donnait parfois l'air distant, tout en restant virile et étrangement envoûtante... Rien n'était déplacé, rien de trop, comme si les dieux eux-mêmes avaient pris leur temps pour façonner son visage. Et il n'y avait pas que son visage : son corps athlétique, ses longues jambes, ses bras puissants... même immobile, il évoquait un héros de légende.

On raconte qu'à l'annonce de son mariage, les jeunes filles de l'empire en versèrent des torrents de larmes.

(Mais bon, quand elles ont appris que l'épouse n'était qu'une petite comtesse étrangère de cinq ans sans appui politique, elles ont dû être soulagées...)

Durant les sept années passées à l'empire, Céles ne savait pas grand-chose de ce qu'il faisait... Mais il devait bien avoir eu plusieurs maîtresses, chez les nobles, c'était banal. Et puis, elle n'était qu'une enfant à l'époque, après tout.

« Pourquoi, Fred ? Pourquoi me renvoies-tu dans mon royaume ? »

Ce fut la dernière question qu'elle lui posa, sur le quai du port.

« Tu es devenue un fardeau. »

Il avait répondu cela, froidement, sans hausser le ton. Des mots glacials, qui se gravèrent à

jamais dans son esprit. Elle n'en comprenait pas bien le sens à l'époque, mais aujourd'hui, c'était clair : il voulait sans doute se remarier. Alors il avait divorcé de sa femme d'apparat, comme on se débarrasse d'un objet inutile. Il avait sûrement déjà refait sa vie et peut-être même des enfants. Alors pourquoi ces mots, aujourd'hui ?

« Viens vivre avec moi dans l'empire »

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? allait-il faire d'elle... une simple servante ?

(Vivre à l'empire pour le servir ? il en est hors de question !)

Vivre ici, sur cette terre où reposent ses parents, elle pouvait encore s'en accommoder. mais redevenir la servante de son ancien mari ? C'était absurde. Inacceptable, le pire scénario imaginable. Une colère sourde commença à bouillonner dans sa poitrine.

Durant les premières années après son retour chez elle, elle s'était souvent laissée aller à des rêves éveillés. Sous ses couvertures, le soir, elle s'imaginait un monde différent. Elle s'imaginait se réveiller un matin dans le manoir du nord, dans la chambre d'Alfred et le retrouver encore endormi.

Le réveiller doucement en lui disant : **« tu vas encore être en retard, paresseux. »**

Puis partager un petit déjeuner à deux, en buvant un thé sucré, tout en riant doucement. Un thé sucré... Ils auraient galopé ensemble, à travers les paysages encore humides de la fonte des neiges... Mais ce n'était qu'un rêve et la réalité, elle, ne changeait pas. L'empereur de kaïonia n'allait jamais accueillir Céles chez lui simplement par sentiment personnel. Il avait dû se souvenir d'elle par hasard, lors de sa visite dans le royaume ... et l'avait convoquée sur un coup de tête, pour tromper l'ennui.

Si elle partait, si elle s'accrochait à ses mots, alors un jour, il finirait tôt ou tard par la trouver « encombrante » et l'abandonner à nouveau.

(Ne crois plus en Fred. N'espère plus en lui...)

Céles inspira longuement, ferma les yeux très fort, et s'enfonça de force dans un sommeil sans rêve.

—

Au loin, les oiseaux commençaient à chanter. Le jour se levait. Ouvrant doucement les yeux, Céles s'assit, et marcha jusqu'au petit vasistas. A peine eut-elle ouvert la fenêtre que des petits oiseaux vinrent se poser sur son bureau en gazouillant, réclamant leur nourriture.

« **Bonjour** », souffla-t-elle avec tendresse.

Elle sortit d'un tiroir un petit sac en lin, et versa quelques graines et du maïs broyé dans une coupelle. Les oiseaux se mirent aussitôt à picorer avec joie.

« **hihi... régalez-vous.** »

Tout en semant des éclats de coquilles un peu partout, les oiseaux picoraient joyeusement dans l'assiette, puis vinrent se poser sur l'épaule ou la tête de Céles, qui les observait en appuyant sa joue contre sa main. Ils se mirent à chanter doucement à son oreille.

« **Vous êtes bien joyeux ce matin** », dit-elle en riant doucement.

A chaque fois qu'elle parlait, les petits oiseaux reprenaient de plus belle, comme s'ils répondaient à sa voix. Céles avait toujours eu une affinité naturelle avec les animaux. chiens, chats, oiseaux... même les chevaux réputés incontrôlables devenaient calmes dès qu'elle leur parlait doucement et posait la main sur eux. Alfred disait souvent :

« **Les animaux ont le don de percevoir ce que les humains ne voient pas. C'est pour ça qu'ils te font confiance.** »

Mais elle, elle avait parfois l'impression de pouvoir vraiment leur parler.

(Ou peut-être que je suis juste trop naïve...)

De ses cinq à ses douze ans, Céles avait grandi sur les terres d'Alfred. Contrairement aux jeunes filles de la noblesse, élevées pour devenir de parfaites épouses, elle n'avait jamais été forcée à apprendre les manières ni à se plier à l'étiquette. Alfred n'y tenait pas. L'hiver, elle jouait en traîneau dans la neige, et restait au chaud à lire ou à faire du tricot. Au printemps, elle chantait ou jouait de la musique à sa guise, montait à cheval ... Elle faisait ce qu'elle aimait, quand elle en avait envie. Elle vivait librement.

Après être revenue au royaume à l'âge de douze ans, Céles n'avait plus jamais franchi les grilles du domaine. Dix années passées dans les couloirs de l'arrière-maison, à vivre comme une simple domestique. Elle le savait : sa manière de voir le monde était à présent bien différente de celle des femmes de son âge.

(Mira me le dit souvent : “mademoiselle, vous êtes trop naïve...” Les gens deviennent ce que leur environnement façonne. Alors non, je ne me fais plus d'illusions. Je ne redeviendrai jamais une noble demoiselle et je ne crois pas non plus pouvoir vivre un jour une vie normale, avec un mari et une famille)

« Alors je vais juste... continuer à vivre ici. »

Elle ne demandait pas grand-chose, parce que ça ne servait à rien de vouloir l'impossible.

« Pi-pi-pi !!! »

Tout à coup, les oiseaux poussèrent un cri strident et s'envolèrent en hâte par la fenêtre.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Céles se leva doucement de sa chaise, tendant la main comme pour les rassurer.
mais l'instant d'après—

« Céleees !! »

Un hurlement perçant jaillit d'en bas, au pied des escaliers du grenier.

« Hein... ? kyaaaa !! »

A peine avait-elle tourné la tête qu'elle se faisait déjà empoigner par les bras et les épaules.
Des hommes sortis de nulle part la traînaient sans ménagement dans les escaliers. Elle fut tirée de force jusqu'à l'entrée de la maison, avant d'être jetée au sol, sous les yeux de sa belle-mère et de sa demi-sœur.

« Ah... ! »

Ses genoux et ses coudes heurtèrent violemment le parquet, et une douleur fulgurante la traversa, tellement brutale qu'elle en vit presque des étoiles. Elle ne comprenait toujours pas ce qui se passait, levant lentement les yeux, Céles balaya la pièce du regard. Tous les domestiques étaient là, figés, choqués — même mira, celle qui l'avait aidée la veille.

« Euh... que... »

A peine eut-elle ouvert la bouche que sa belle-mère leva brusquement le bras, éventail en main.

(Elle va me frapper...)

Dans un réflexe paniqué, Céles se couvrit avec son bras. Mais le coup partit. Elle la frappa sans pitié, encore et encore. L'éventail s'abattit plusieurs fois sur la chair tendre de son avant-bras. Le sang perla presque aussitôt, la peau rougie gonfla en quelques secondes.

Elle serra les dents, refusant de crier. Mais la colère de sa belle-mère, elle, ne faiblissait pas.

« Tu... tu es allée au bal, pas vrai ?! Ça a fait un scandale ! Une fille qui ressemble trait pour trait à ta mère y est apparue, ils n'ont parlé que de ça ! »

« Tss... »

Il y avait en effet des nobles de l'âge de ses parents présents à ce bal. Céles n'avait espéré qu'une chose : passer inaperçue. Mais il semblait que sa présence avait été révélée d'une manière totalement imprévue. Mira, tremblante, s'avança d'un pas hésitant.

« Attendez ! une invitation est arrivée pour mademoiselle célestia ! c'est vrai, je vous assure... ! »

Mais la belle-mère, ne la croyant pas, répliqua violemment.

« Mensonge ! Tu es censée être morte, espèce de menteuse ! Comment pourrais-tu recevoir une invitation ? Quelle fille détestable ! »

« Quoi... ? »

Les mots de sa belle-mère résonnèrent dans sa tête comme un coup de massue. Céles, hébétée, n'arrivait pas à comprendre. Célestia aria melody n'existait pas ?

Elle avait cru qu'on l'avait oubliée, mais jamais elle n'aurait imaginé qu'on la fasse passer pour morte. Elle avait bien cru qu'elle était oubliée, mais comment pouvait-on lui faire dire qu'elle n'était même pas censée exister ? Alors qui était-elle ici, à cet instant ? celle qui avait pris soin des tombes de ses parents pendant dix ans était-elle un fantôme ?

« A... attendez... expliquez-moi, s'il vous plaît... belle-maman... ! »

Tremblante, Céles tendit la main vers sa belle-mère, mais cette dernière la rejeta d'un rire méprisant.

« Qu'est-ce que tu veux que j'explique ? tout ça est la vérité ! tu n'es plus une noble ! Cette maison m'appartient maintenant, tout est à moi ! »

Céles resta sans voix, les mots lui échappant complètement. Son esprit s'obscurcit, et la nausée commença à la submerger. Pendant que sa belle-mère riait de façon arrogante, sa sœur s'approcha pour recevoir la robe que l'un des domestiques avait rapportée depuis sa chambre sous les toits.

« C'est à cause de toi que j'ai été mise de côté ! je vais transformer cette vieille robe en torchon ! »

« non... arrête ! c'est un souvenir de ma mère ! »

Presque hors d'elle, Céles se redressa brusquement et se jeta sur sa sœur pour l'empêcher de détruire la robe.

« Arrêtez, cessez de bouger ! »

Les domestiques sans hésiter, la plaquèrent à nouveau violemment au sol, mettant fin à ses tentatives de résistance. Mais, Céles parvint, à travers ses derniers efforts, à crier désespérément.

« Non, arrêtez ! »

« Ah...!! une femme abandonnée par son mari, et elle ose encore se lamenter pour une vieille robe ! »

La sœur de Céles, voyant les larmes couler sur son visage, éclata d'un rire méprisant, puis saisit fermement la robe. L'instant suivant, un bruit de déchirure de tissu résonna dans la pièce.

« Ça suffit ! »

Une voix féminine forte et claire résonna, et tout à coup, les portes d'entrée s'ouvrirent brusquement. Des chevaliers en armure noire envahirent la pièce, formant rapidement un cercle autour de la belle-mère, de la sœur, et de Céles. Ils s'attaquèrent ensuite aux hommes qui retenaient Céles et les mirent aussitôt hors d'état de nuire.

« Qu... qui êtes-vous ! ? Lâchez-moi ! »

La belle-mère et la sœur, paralysées par l'arrivée soudaine de ces hommes, hurlèrent de surprise et d'incompréhension.

« Euh... ? »

Céles, soudainement libérée, n'arrivait pas à saisir l'ampleur de la situation. Elle s'assit sur le sol, attirant doucement la robe de sa mère tombée par terre, la serrant contre elle.

« Célestia-sama, nous sommes venus pour vous. Veuillez nous excuser pour ce retard. »

Une femme s'avança, ignorant complètement la belle-mère et la sœur, et se mit à genoux devant elle, abaissant la tête. Céles, les yeux écarquillés, scruta cette femme, et réalisa que c'était la même personne qui lui avait remis l'invitation.

« Vous êtes... »

« Cé... Céles! c'est toi qui as fait venir ces gens, n'est-ce pas ?! » vociféra la belle-mère, hors d'elle.

Mais cette dernière, confuse, ne savait toujours pas ce qui se passait. Céles n'avait jamais demandé qu'on vienne la chercher. Elle en était certaine.

(Non... je ne veux pas... je ne veux pas retourner là-bas...)

Toute tremblante, elle serrait contre elle la robe, comme si elle pouvait s'y ancrer. Puis soudain, les chevaliers se figèrent, redressant leur dos dans un même élan, avant de s'agenouiller dans un silence solennel. L'air s'alourdit d'un coup. Levant les yeux, Céles vit alors un homme entrer : vêtu d'un habit de cérémonie blanc, brodé d'or et d'un manteau bleu nuit qui flottait derrière lui.

Alfred.

Il s'avança, fier et impérieux. Quand son regard croisa celui de Céles — recroquevillée au sol, en chemise de nuit — une ombre de colère passa dans ses yeux.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » lança-t-il d'une voix glacée.

Il s'approcha rapidement, détacha sa cape et l'enveloppa autour d'elle avant de la soulever avec aisance.

« kyaaa ! » Céles laissa échapper un cri de surprise.



Céles, soulevée sans prévenir, en resta bouche bée.

« Non ! lâche-moi ! »

Elle donna quelques coups de poing contre la poitrine d'Alfred — qui, évidemment, ne bougea pas d'un pouce.

« Voyons, Céles. Cesse de te débattre. Je t'ai déjà portée ainsi, tu t'en souviens ? »

Ces paroles, comme venues tout droit d'un passé qu'elle aurait préféré oublier, lui firent monter le sang à la tête.

« J'ai tout oublié, et je ne veux pas m'en souvenir ! »

« Très bien. Alors je te le rappellerai... en douceur. »

Imperturbable, il lui tapota doucement le dos, puis tourna la tête vers la pièce, son regard se fit tranchant.

« Explique-toi, femme. Pourquoi la fille du comte melody, son unique héritière, est-elle traitée de la sorte ? je veux une réponse claire. »

Sa voix glaça l'assemblée. La belle-mère tressaillit, tenta de se redresser, puis retomba, incapable de se tenir debout.

« Je... je... je ne sais pas quoi dire, monsieur... c'est que... »

Elle ne savait pas qui il était, mais devant son maintien, son autorité, sa présence écrasante, elle avait compris qu'il était un homme puissant. Complètement déstabilisée, elle balbutiait, cherchant ses mots.

« Euh... maman ? qu'est-ce que tu fais ? explique-lui, voyons ! Céles a été rejetée par son mari, c'est tout ! Une bouche inutile à nourrir, alors on l'a gardée comme domestique, voilà ! »

« Je croyais qu'on faisait quelque chose de bien... qu'on faisait ce qu'il fallait... »

La sœur, encore figée sur place, regardait tour à tour Alfred et sa mère, un air incertain sur le visage.

« Tais-toi, idiot ! » s'écria la belle-mère, précipitamment.

Elle attrapa sa fille et la força à s'agenouiller au sol, mais Alfred n'avait rien manqué de cet échange.

« Je suis Alfred Panted Ernst Kaos Kaionia, trente-deuxième héritier de la lignée impériale, prince héritier de Kaionia — et l'ancien époux de Céles. »

Ces mots frappèrent la belle-mère et sa fille comme un coup de tonnerre. Elles tremblèrent de tout leur corps.

« Le... le prince héritier de Kaionia ... ! »

« L'ancien mari de Céles ... ?! »

Elles semblaient incapables d'assimiler la réalité, mais se prosternèrent de plus belle.

« On m'avait dit que Céles avait été répudiée parce qu'elle était inutile... »

« Maman... tu m'avais dit qu'elle était mariée au sixième prince, pas au prince héritier... ! »

Tandis qu'elles murmuraient, les larmes aux yeux, Alfred continua d'un ton froid et tranchant

« Il y a dix ans, je lui ai laissé de quoi vivre dans le confort jusqu'à la fin de ses jours. Il n'était pas question qu'elle mène une vie... misérable. »

Alors qu'il prononçait ces mots, Alfred fronça légèrement les sourcils, comme s'il venait de remarquer quelque chose. Son regard se posa sur les doigts ornés de bagues et les cous couverts de bijoux de la belle-mère et de la sœur, agenouillées au sol... des bijoux qui ne leur appartenaient pas. Ses lèvres se tordirent dans une moue presque méprisante.

« ... Kaya. »

« Oui, votre altesse. »

Celle qu'il venait d'interpeller était une femme à la peau brune, elle leva calmement les yeux vers lui. Son visage était empreint de dignité et de fermeté — un air qui n'était pas sans rappeler celui d'Alfred. Peut-être venait-elle du même pays que sa défunte mère ?

« Ces deux femmes sont des voleuses. Commence par leurs doigts... ensuite, tranche-leur la gorge. Dans cet ordre. »

« A vos ordres.»

« Quoi... ?! »

Sans une once d'émotion, kaya acquiesça et dégaina lentement son épée. Un frisson de terreur parcourut l'assemblée.

« Ce n'est... ce n'est pas possible... »

« Pourquoi pas ? quand je dis que je vais faire quelque chose... je le fais. Meurs donc. Tout de suite. »

Alfred répondit d'un ton glacial, sans accorder un seul regard aux deux coupables. Tenant toujours Céles dans ses bras, il fit volte-face et se dirigea calmement vers la sortie. Dehors, un magnifique carrosse impérial noir attendait, prêt à partir.

(Est-ce que... est-ce qu'il va vraiment m'emmener dans l'empire... ?!)

Alors qu'elle sentait le vertige l'envahir, des cris stridents retentirent à travers la porte qui se refermait derrière elle — les hurlements de sa belle-mère et de sa sœur. Un frisson d'horreur lui parcourut l'échine.

« Ah... ! »

Non. Elle ne pouvait pas rester là sans rien faire !

« Fred, arrête-les ! »

« Pourquoi le ferais-je ? dans mon pays, les voleurs sont exécutés. C'est la loi. »

Alfred fronça légèrement les sourcils, sincèrement étonné.

« Mais nous ne sommes pas dans ton empire, nous sommes dans le royaume d'Armain ! Et cette maison... c'est celle où reposent les souvenirs de mes parents ! »

Sur ces mots, Céles bondit hors de ses bras, courant en direction du manoir.

« Arrêtez ! je vous en supplie, arrêtez ça ! »

Elle s'interposa entre kaya, l'épée levée, et les deux femmes plaquées au sol par les chevaliers.

« Je vous en supplie, vous n'avez même pas entendu leur version ! Vous n'avez pas le droit de les tuer comme ça ! C'est... c'est inhumain ! »

« Dame Célestia... »

Kaya, son épée toujours brandie, hésita et jeta un regard embarrassé autour d'elle. A ce moment, Alfred s'approcha lentement par derrière, il s'accroupit aux côtés de Célestia, le regard sombre.

« Puisque tu insistes à ce point, je renonce à leur appliquer la justice impériale. Mais sache que les actes de cette mère et de sa fille relèvent sans doute aussi des lois du royaume. Elles ne s'en tireront pas à si bon compte. »

« ... Mais... Elles ne seront pas exécutées, n'est-ce pas ? »

Céles posa la question d'une voix tremblante. Alfred haussa les épaules comme si cela n'avait pas vraiment d'importance.

« Qui sait ? »

« ...Mais en hommage à tes parents défunts, je te promets qu'aucune goutte de sang ne sera versée dans cette maison. Kaya ! »

« Bien compris »

kaya rengaina son épée sans un mot, puis quitta les lieux avec les chevaliers, emmenant la belle-mère et la sœur en larmes, hurlant de peur. Un silence pesant retomba sur l'entrée du manoir. La vue de Céles se brouilla, sa tête tournait et ses jambes cédèrent sous elle.

(Ils me croyaient morte... j'étais supposée être morte...?)

C'était comme si on venait de lui annoncer sa propre mort.

« Haah... haaah... »

Elle tentait désespérément de respirer, sans succès, l'air ne passait pas. Ses larmes coulaient sans qu'elle puisse les retenir.

(Je ne comprends plus rien...)

« Ugh... »

« Mademoiselle ! »

Mira, toute tremblante, accourut aussitôt vers elle .

« Mi... mira... »

A peine eut-elle tendu la main que l'obscurité l'enveloppa tout entière. Céles perdit connaissance.

—

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit d'épais rideaux de dentelle blanche flotter doucement autour d'elle.

« Hum... ? »

Elle cligna plusieurs fois des yeux, le décor ne changeait pas. Elle était allongée dans un lit moelleux....

(Mais où est-ce que je suis... ?)

En redressant lentement son buste, elle réalisa qu'elle portait une douce chemise de nuit, en coton... bien différente du vêtement rêche en lin qu'elle enfilait d'ordinaire pour dormir. Alors qu'elle fronçait les sourcils, confuse, une voix familière résonna :

« Tu es réveillée ? »

Le rideau de dentelle suspendu au ciel de lit se souleva doucement. Alfred apparut, le visage penché vers elle.

« Ah...! »

« Tu as dormi longtemps. Tu dois avoir soif, non ? »

Alfred écarta rapidement les rideaux de dentelle, puis se dirigea vers le cabinet. Il y prit une carafe en verre fin et versa de l'eau dans un gobelet orné de délicates gravures, qu'il tendit à Céles, toujours abasourdie et incapable de saisir pleinement la situation.

« ...Merci... Beaucoup. »

Elle accepta le verre et jeta un coup d'œil autour d'elle. Les murs étaient tapissés de motifs floraux élégants, le tapis d'un rose pâle rappelait la couleur des roses anciennes. Au plafond, un lustre en cristal diffusait la lumière, la faisant danser tout autour d'elle. Un grand miroir était accroché au mur, et au centre de la pièce trônait un majestueux vase.

(Voyons voir... j'ai assisté au bal du palais, j'y ai revu Fred devenu prince héritier... Il m'a proposé de venir à Kaionia et j'ai refusé... mais ensuite, il est venu au manoir au petit matin... et après ça...)

Elle porta le verre à ses lèvres et but une gorgée, l'eau fraîche descendit dans sa gorge, laissant une légère sensation fruitée, douce et apaisante.

« C'est... délicieux... »

Elle murmura ces mots, et Alfred esquisça un sourire de soulagement. Il reprit place sur la chaise près du lit, puis, du bout des doigts, essuya une goutte d'eau restée sur les lèvres de Céles. Son doigt effleura ses lèvres avec légèreté, presque comme s'il les caressait — elle sentit aussitôt une chaleur étrange lui monter au visage.

« N-ne me traite pas comme une enfant ! »

Elle écarta précipitamment sa main de la sienne. Alfred plissa légèrement les yeux et, d'un sourire en coin, afficha cette expression narquoise qui n'avait pas changé d'un iota depuis dix ans.

« Pardonne-moi. »

C'était si familier. Ce sourire... exactement le même qu'autrefois. Et c'était précisément pour cela que son cœur se serra douloureusement.

(Non... si je reste près de lui, je risque de tout lui pardonner...)

L'idée même de devenir servante au palais impérial ne lui semblait plus si terrible. Même si, bien sûr, c'était absurde.

(Je ne peux pas me permettre de rester là à rêvasser.... Je dois rentrer...!)

Elle devait penser à sa belle-mère et à sa demi-sœur...et à mira, restée au manoir, qui devait s'inquiéter. Si tout le monde la croyait morte, il fallait à tout prix corriger cela. Après tout, Céles était censée être l'héritière du comte Melody.

(Même si... je n'ai aucune idée de comment faire...)

Rien que d'y penser elle se sentait accablée, mais elle ne pouvait pas rester dans ce lit indéfiniment.

« ...Merci de m'avoir aidée. Je vais rentrer au manoir. »

Elle parla un peu trop vite, et alors qu'elle faisait glisser ses jambes hors du lit pour se lever, le « sol » se déroba sous ses pieds.

« Kyaah ! »

Poussée par la panique, Céles manqua de tomber, mais Alfred, déjà debout, la rattrapa au vol...et dans l'élan, tous deux basculèrent sur le lit. Plus encore que la position embarrassante, ce fut la peur qui la domina.

« Q-qu'est-ce que c'était ? Un séisme !? »

Elle s'agrippa instinctivement à Alfred, le souffle court.

« Ce n'est rien, juste une légère secousse. La mer est agitée à cette saison. »

Pour la rassurer, il caressa doucement sa joue du revers des doigts, mais une chose la troubla.

« Attends... tu as dit "la mer" ? »

A cette question, Alfred répondit par un simple sourire, les yeux plissés malicieusement, sans un mot. Cela ne pouvait pas être vrai. Ce n'était pas possible. Le cœur battant, Céles le repoussa vivement et bondit hors du lit. Tanguante, elle courut jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux d'un geste brusque.

« Ah... ! »

La scène qui s'étendait devant ses yeux la laissa sans voix. Le soleil brillait d'un éclat presque aveuglant, inondant de lumière une mer sans fin. Le bleu du ciel se fondait parfaitement dans celui des flots, créant un dégradé d'azur à perte de vue. Où qu'elle regarde, il n'y avait que l'océan. Pas l'ombre d'une côte à l'horizon.

« Q-que... que signifie cela ?! »

Elle se retourna, affolée. Alfred, assis nonchalamment sur le bord du lit, les jambes croisées avec grâce, s'appuyait sur son coude, l'air presque amusé.

« Ce navire est le “Panthed”, un paquebot à vapeur de dernière génération. Il relie l'empire et le royaume en à peine deux semaines, le plus rapide jamais construit par l'empire. »

« Héééé... Non, ce n'est pas ça la question ! Tu... Tu m'as fait embarquer pendant que j'étais inconsciente !? »

La colère lui monta aux joues, elle en voyait rouge. Cet homme n'avait jamais changé, il décidait de tout. Mariage, divorce... comme s'il ne s'agissait que de formalités sans importance. Il s'imposait dans sa vie, dans son cœur, sans jamais demander la permission. Les humiliations subies par sa belle-mère ou sa demi-sœur n'étaient rien à côté de cette douleur-là. Celle de se sentir invisible. Ignorée.

Cela, Céles ne pouvait le supporter. Pas cette fois.

Lorsqu'il lui avait dit qu'elle était devenue « un fardeau », cette phrase s'était imprimée à jamais dans son âme. et cette plaie n'était pas encore refermée.

« C'est... c'est vraiment cruel... »

La voix de Céles n'était plus qu'un souffle, mais Alfred ne sembla même pas s'en formaliser.

« Tu avais perdu connaissance, alors j'ai embarqué avec toi. Ce navire dispose d'un excellent médecin de bord, et maintenant que tu es à moi... je n'ai plus de raison de rester dans le royaume. »

« Fred... »

Ses mots lui semblaient dénués de sens. Céles restait figée, sidérée, incapable de réagir. Alfred, lui, se leva calmement et s'avança vers elle d'un pas ferme.

« Q-qu'est-ce que... »

Il était grand, imposant. Les impériaux étaient souvent de grande taille, mais Alfred, avec ses origines étrangères, dépassait d'une tête Céles. Il était large d'épaules, solide, plus puissant encore qu'autrefois et c'était précisément parce qu'elle avait grandi, que la prestance d'Alfred lui apparaissait comme écrasante.

(Je n'ai pas peur... Je n'ai pas peur...!)

Refusant de reculer, Céles leva les yeux vers lui, les lèvres serrées. Alfred s'inclina légèrement, approchant son visage du sien... et son cœur rata un battement.

(Il est... trop proche...!)

Elle voulut reculer, mais son talon heurta le mur et avant qu'elle n'ait le temps de s'échapper, les bras d'Alfred vinrent l'enlacer, refermant autour d'elle ses bras et... ses lèvres se posèrent sur les siennes.

Un baiser, il l'embrassait pour la première fois. Malgré toutes leurs années de mariage, jamais encore Alfred n'avait effleuré sa bouche de cette manière. La stupeur la paralysa. Ses lèvres, entrouvertes sous le choc, laissèrent échapper un soupir, une brèche que la langue d'Alfred s'empressa d'explorer. Chaque mouvement était précis, mesuré, appliqué.

Il caressait son palais, enlaçait sa langue, la happait doucement, il prenait son temps, comme s'il voulait graver chaque seconde. Ses yeux d'émeraude restaient ouverts, ancrés dans les siens, il ne détournait pas le regard. Leurs lèvres se séparèrent un court instant — juste le temps de reprendre souffle — puis il l'embrassa de nouveau, plus profondément encore.

« A... ah... hum... »

Un gémissement lui échappa. Ce son, doux et tremblant, résonna dans ses oreilles comme un aveu involontaire et son cœur bondit. Elle n'avait jamais imaginé qu'un simple baiser pouvait la bouleverser autant. Que son propre corps, qu'elle croyait bien connaître, pouvait réagir aussi violemment.

(C'est effrayant...!)

Ce n'était pas de la peur véritable, mais une panique nouvelle née d'une sensation inconnue. Elle frissonna et tenta de s'éloigner, de se dégager de son étreinte, mais Alfred la tenait fermement. Son corsage léger ne faisait rien pour atténuer le contact : sa poitrine douce s'écrasait contre le torse dur de l'homme. Céles sentit la chaleur la submerger.

« Att... Attends...! »

« Je ne peux pas », répondit-il d'une voix rauque.

Sa main droite glissa sur ses hanches avec lenteur, possessive, tandis que l'autre remontait le long de son dos.

« Tu es devenue une femme magnifique, Céles »

« Ne... »

Le contact de ses mains, sûr, chaleureux, la faisait trembler tout comme les battements de son cœur. Mais celle qui se sentait lentement consumée de l'intérieur, c'était uniquement Céles ; Alfred, lui, semblait étrangement calme.

À la fin d'un long baiser qui l'avait laissée haletante, il enfouit son visage contre sa nuque et lui murmura tendrement à l'oreille :

« Céles, Lors de mon couronnement, je te rendrai ta place de légitime épouse. »

« Qu... quoi ? »

« Autrement dit, tu deviendras impératrice. »

« ... »

Elle s'était convaincue qu'il comptait l'emmener dans l'Empire pour en faire sa servante. Jamais elle n'aurait songé qu'il veuille à nouveau faire d'elle sa femme. Céles en resta sans voix. Redevenir impératrice après avoir été traitée comme une comme une moins que rien pendant toutes ces années ?

Depuis qu'elle avait revu Alfred, les événements s'enchaînaient à une vitesse folle. Tout ce qui lui arrivait dépassait l'entendement, au point de court-circuiter son esprit. Elle rêva un instant de s'évanouir et de se réveiller dans un monde plus cohérent. Mais malheureusement, elle était bien à bord d'un navire impérial. Il n'était plus temps de fuir. Rassemblant ses forces, Céles planta son regard dans celui d'Alfred.

« Ne plaisante pas... C'est tout simplement impossible ! »

« Et pourquoi pas ? »

« Pourquoi ? ... Je ne suis qu'une simple fille de comte... Même à l'époque où nous nous sommes mariés, c'était un mariage insensé, un gouffre de différence au vu de nos rangs !! »

Oui, même s'il n'était que le sixième prince, épouser une jeune fille de la noblesse d'un autre pays

n'avait aucun sens. Elle était trop jeune alors pour saisir l'ampleur de l'anomalie, mais il aurait dû, comme tous, épouser une noble de l'Empire. Et, comme il se devait, il l'avait rejetée.

« Tu es un fardeau. »

Cette phrase, froide et tranchante, était gravée dans sa mémoire. Mais Alfred poursuivit, imperturbable :

« Ne t'inquiète de rien, Céles. Un duc impérial s'est dit tout à fait disposé à t'adopter comme sa fille. En tant que fille de duc, personne ne s'opposera à ton couronnement comme impératrice. »

Elle bouillonnait de rage. Cette façon de tout organiser dans son dos, ce ton détaché, comme s'il savait mieux qu'elle ce qui était bon pour elle, la rendait folle.

« P-Peut-être, mais... ce n'est pas la question ! Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, Alfred ! Tu sais très bien ce que je veux dire ! »

« ... »

« Fred ! Tu m'as abandonnée ! Il y a dix ans, j'avais à peine douze ans, et tu m'as dit que j'étais un fardeau ! Comment veux-tu que je revienne vers toi après ça ? ! Comment pourrais-je accepter de me remarier avec toi ? Jamais ! Jamais ! C'est hors de question ! »

Au moment où Céles cria ces mots, le visage d'Alfred sembla se troubler, comme s'il venait d'être blessé. Mais s'il y a bien quelqu'un qui a le droit de pleurer, c'est elle. C'est elle...la plus blessée. Il suffit qu'elle repense à ce jour-là pour que la douleur lui transperce à nouveau la poitrine. De ses cinq à ses douze ans, il n'y avait peut-être pas d'amour au sens adulte entre eux, mais Céles l'aimait à sa manière, de tout son cœur d'enfant. Elle l'adorait. Et il le savait, forcément.

« Céles... Je suis désolé pour ce qui s'est passé il y a dix ans. J'avais mes raisons. »

Alfred murmura lentement ces mots d'excuse. Il est presque impensable qu'un prince héritier s'excuse. Mais dans l'esprit de Céles, l'homme en face d'elle n'était pas le prince, seulement son ex-mari. Même si elle ne voulait pas lui faire porter toutes les fautes, il n'en restait pas moins l'homme qui avait bouleversé sa vie.

« Je comprends... Peut-être. Mais quelles que soient les raisons que tu avais, ça ne change rien pour moi. Je ne peux pas te pardonner. Et je ne me remarierai jamais avec toi ! »

À peine eut-elle terminé qu'Alfred saisit son bras et la ramena contre lui. Céles eut l'impression qu'un glaçon lui avait transpercé le cœur. Un frisson glacial lui transperça la poitrine. Instinctivement, elle serra les paupières, persuadée qu'elle allait être frappée, se préparant à encaisser le choc.

Mais rien ne vint. Aucune douleur, aucune violence.

« ... Hein ? »

Elle rouvrit lentement les yeux, et vit Alfred la regarder d'un air figé, presque choqué.

« Je... »

« Tu as été frappée régulièrement, n'est-ce pas ? »

Il avait tout deviné d'un seul regard.

« J'aurais dû les tuer. »

Ces mots, froids et pleins de colère, furent murmurés d'une voix basse et grondante. Puis il relâcha son emprise et la prit doucement dans ses bras.

« Céles... mon petit oiseau. Je suis désolé. J'aurais dû venir te chercher plus tôt. J'aurais dû te protéger. »

« ... »

« Mon petit oiseau ». Oui, autrefois, Alfred l'appelait souvent ainsi, avec un sourire tendre. Ce souvenir, réveillé par ses mots, lui serra douloureusement le cœur.

« Mon petit oiseau... chante pour moi. »

Chaque fois qu'il le lui demandait, Céles chantait pour lui. Elle voulait voir ce sourire qu'Alfred n'avait que pour elle, alors elle s'était mise à apprendre toutes sortes de chansons, faisant venir des partitions de tout l'Empire.

Au début de leur mariage, elle ne comprenait pas tout, mais au fil du temps, elle avait fini par saisir la position délicate d'un sixième prince impérial. Alors même si certains la traitaient de « bête de foire », cela lui importait peu : pouvoir lui être utile suffisait à son bonheur. Pour Céles, Alfred représentait tout. Et c'est justement parce qu'elle avait été si heureuse, que la chute n'en

avait été que plus douloureuse. Il l'avait abandonnée sous prétexte qu'elle n'était qu'une enfant encombrante. Une amertume noire monta du fond de son ventre.

(Fred... tu es injuste)

Si seulement elle pouvait tout oublier, peut-être ne souffrirait-elle plus autant. Mais une autre partie d'elle refusait d'effacer ces souvenirs si précieux, ce qui rendait la douleur encore plus vive. Lors de ses journées les plus sombres, c'étaient ces souvenirs de l'Empire qui l'avaient aidée à tenir bon.

Toujours dans les bras d'Alfred, Céles releva doucement les yeux vers lui, les lèvres serrées.

« ... Je suis fatiguée. Laisse-moi me reposer... »

Elle parvint à peine à articuler ces mots. Alfred, surpris, baissa alors les yeux vers elle.

« Très bien. Nous reparlerons plus tard. »

Sur ces mots, Alfred souleva Céles avec aisance et la porta jusqu'au lit. Il la recouvrit d'une couverture moelleuse, puis tira les rideaux.

« Bonne nuit, Céles. »

« ... Bonne nuit. »

À travers les fines dentelles du rideau, Célès observa en silence la silhouette floue de son ex-mari. Elle serra doucement les lèvres. Elle le savait : elle fuyait. Mais que pouvait-elle faire d'autre ? Elle était sur un navire, en mer. Sans échappatoire. À moins de se jeter dans l'eau, il n'y avait vraiment nulle part où aller.

Ravalant la frustration et l'impuissance qui l'envahissaient, elle détourna les yeux d'Alfred, dont le regard pesait sur elle, et ferma lentement les yeux.